

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

## D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

18<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 7.

JUILLET 1875.

### A NOS LECTEURS

Le procès dans lequel nous avons été impliqué s'est terminé par une condamnation que nous ne pouvons accepter sans protestation; nous avons interjeté appel, parce que nous sommes persuadés que la question débattue n'est qu'imparfaitement étudiée; en notre âme et conscience, nous n'avons fait aucun acte qui puisse nous attirer une peine aussi inattendue.

Humbles serviteurs de la loi, nous respectons infiniment la magistrature de notre pays, et ce respect nous engage à nous présenter devant une plus haute juridiction. Nous espérons que, mieux éclairés sur le mobile généreux et désintéressé qui guide tous les actes de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, l'appréciation de la justice précisera nos tendances avec impartialité, et qu'elle les approuvera au lieu de les condamner.

Nous devons en appeler du premier jugement, non-seulement parce que, abstraction faite de toute question de personnes, nos principes l'exigent, mais aussi au nom des journalistes spirites de tous pays, au nom des hommes instruits d'Espagne, d'Amérique, d'Angleterre, de Belgique et de tous les points de la France, accourus pour témoigner de notre bonne foi et pour attester leur croyance, au nom des attestations importantes venues de tous les pays. Nous regrettons vivement que les dépositions incomplètes de nos témoins n'aient pas été mieux appréciées. Merci à tous nos amis pour leur aide fraternelle.

Les journaux n'ont pu donner qu'un compte rendu imparfait; la plupart ont imprimé des récits fantaisistes, passionnés et moqueurs; ce n'est pas dans leurs colonnes que le lecteur trouvera la vérité.

Chercher à défendre l'honneur de sa famille étant partout un droit sacré, madame Leymarie, aidée par ses amis et frères en croyance, a pensé que le meilleur élément pour se faire une conviction sur le procès nommé par la presse : « *Procès des spirites* », était d'imprimer la sténographie des deux jours d'audiences, mot à mot, et d'y ajouter comme appendice toute la correspondance de Buguet et les lettres les plus remarquables parmi plus de 200 qui attestent une ou plusieurs ressemblances; dans cette brochure si intéressante pour les amis de la vérité, on lira les plaidoiries *in extenso*. Chacun méditera sur les paroles généreuses et éloquentes prononcées par notre défenseur M<sup>e</sup> Lachaud. Cette brochure, qui aura sans doute 150 à 200 pages, sera envoyée à tous les abonnés de la *Revue*; ils ne la payeront que le prix de revient, peut-être moins, si nos amis nous aident matériellement, car c'est une question de fraternité et d'union. Puisse cet appel être entendu.

## L'homme, son antiquité.

OPINION DE QUELQUES ÉCOLES.

D'où vient l'homme, est-il né sur cette terre? a-t-il suivi tous les échelons de la série zoologique? Le principe spirituel qui l'anime fût-il immédiatement formé pour habiter un corps composé d'organes spéciaux, créé partialement par Dieu et tiré immédiatement du limon de la terre? Fûmes-nous cet animal rudimentaire qui n'a gagné le titre d'homme civilisé qu'en suivant douloureusement la voie infinie des vies successives?...

Nous nous sommes adressé bien des interrogations à ce sujet, et pour mieux nous éclairer, nous avons dû réunir les ouvrages spéciaux qui ont traité cette grave question; nous présentons aujourd'hui très rapidement, et pour ne pas effrayer les lecteurs de la *Revue*, un court exposé des doctrines émises par les hommes éminents qui honorent le monde civilisé; nous terminerons par notre appréciation, faite au point de vue spirite, et comme réponse aux penseurs qui discutent sagement sur le passé de l'habitant de notre planète.

### DE L'HOMME

Nous avons lu les ouvrages de sir John Lubbock, F. R. S., ceux de Tylor, de Zimmermann, de Humboldt, de Bates, de Wallace, de Darwin, de Schoalcraft, de Galton, de Freycinet, de d'Urville, de lord Brougham, de Herbert Spencer, de Lamanon, de Cook, de lord Ross; nous avons dû méditer les écrits du capitaine Lefroy, de Spix et Martius, d'Engelhart, Schmerling, Nilsson, Wilson; ceux de notre Lartet; ceux de MM. l'abbé Audierne, de Desnoyer et Chrysty et enfin, étudier l'ouvrage de M. Bouchers de Perthes qui, à Menchecourt, auprès d'Abbeville, (Somme), trouva les éléments inattendus, pour concilier l'antiquité de l'homme avec les reliques anciennes trouvées dans les vallées de la Seine, de la Tamise, du Waweney, du Périgord; avec celles des cités Lacustres et des Kjékkenmëddings, ou amas de coquilles danois.

Ces auteurs célèbres à divers titres, ont constaté que les instruments primitifs, toujours identiques, et quant à la forme, et quant à la matière première, avaient été inventés par tous les peuples qui, à des époques diverses et dans les cinq parties du monde, ont précédé l'âge de civilisation. Les moyens employés pour obtenir les outils ou les armes, ont une similitude caractéristique, et les sauvages actuels de l'Océanie, ceux de la Terre-de-Feu, (lisez Falkner, Fitzroy et Byron etc.), les indiens du Paraguay, les Taïtiens, les cannibales des îles Viti dans le pacifique, les tasmaniens de Van-

Diémen, les Esquimaux, les Hottentots et les naturels de l'Australie, etc., ont acquis actuellement, et avec les mêmes moyens de défense, toute l'habileté des hommes de l'époque du Diluvium. Ces derniers, il y a 100,000 ans, peut-être plus, luttèrent aussi pour vivre, pour se perpétuer selon la loi; toutefois, ils devaient offrir à la nature les éléments de conservation propres à leurs progrès ultérieurs.

En Danemark, les professeurs *Steenstrup* et *Worsaae*, qui discutent au sujet des armes trouvées dans les amas de coquilles, se demandent si ces instruments ont été des engins de pêches ou des armes de combat, des haches, et comment ils ont pu détruire des animaux monstrueux avec ces outils?? M. *Galton* déclare que, avec un excellent couteau européen, il ne se chargerait point de découper les bois durs et des morceaux d'écaille comme le font les tribus sauvages avec le tranchant des lames d'obsidienne ou de silex; ni d'imiter la dextérité des naturels de l'Amérique méridionale, qui, avec leurs lames plates ou un morceau de fer aplati, grossièrement attaché à un manche de bois, peuvent abattre une giraffe ou un rhinocéros, et les dépecer prestement, lorsqu'il n'eût pu, lui, M. *Galton*, avec une lame perfectionnée, entamer la peau de ce redoutable pachyderme. M. *Lartet* a indiqué qu'avec des aiguilles fabriquées avec un caillou, (il en a fabriqué lui-même), les hommes de l'âge de pierre cousaient aussi solidement que le font aujourd'hui, les Indiens de l'Amérique du Nord, les esquimaux, les Hottentots, etc., il est donc inutile, en 1875, de discuter les pourquoi et les comment, car les œuvres des habitants des cavernes du Périgord, au point de vue de l'art, ne sont pas aujourd'hui dépassées par celles des naturels du Nord américain. Les Néo-Zélandais trouent le verre avec un fragment de jaspe, et les Brésiliens des pampas, percent des ornements de quartz cristallisé, épais d'un pouce soit en longueur soit en largeur, avec la feuille pointue du grand plantain sauvage, un peu de sable et d'eau (*Wallace, Voyages sur l'Amazonie, p. 278.*) Il est incontestable que l'état primitif des civilisations comporte une infinité de nuances; que la nécessité et la lutte corporelle continue ont rendu les hommes capables de produire des résultats qui nous semblent impossibles aujourd'hui. Actuellement, le sauvage le plus arriéré n'a que deux armes; limité à ce qu'il peut emporter dans sa vie errante, il préfère ce qui lui est d'une utilité générale.

Les ustensiles les plus simples, les mêmes, ont été inventés à toutes les époques par les tribus sauvages; seulement, l'objet manufacturé est différent, selon l'usage auquel il est destiné et selon les conditions extérieures dans lesquelles les races diverses sont placées.

Les savants que nous avons cités, s'accordent aussi pour constater les faits suivants:

L'amour de la vie, la crainte de la mort, sont regardés comme un sentiment instinctif, supérieur, chez les races civilisées; mais au Japon, on méprise la vie; en Chine, un condamné trouve un homme qui mourra pour lui, moyennant une faible rémunération; des peuplades ne connaissent pas le feu; d'autres, comme dans la plus haute antiquité, brûlent leurs morts; les Tarianas et les Tucanos du Brésil, déterrent les cadavres un mois après leur enfouissement pour les faire brûler et volatiliser, ils en boivent les cendres pour recueillir les vertus des morts; d'autres, tels que les Caraïbes, ou bien les Chinois du Yunnan occidental et les Arawaks de Surinam, après la naissance d'un enfant, se mettent à la place de l'accouchée qui travaille comme à l'ordinaire; l'époux se fait soigner par le médecin. Nos Basques actuels, dans quelques vallées, ont conservé cet usage appelé : la *couvade*. Les Ibères, selon Strabon, avaient cette coutume, et Diodore de Sicile l'avait trouvée en Corse.

Dans la Nouvelle-Zélande, la langue ne peut se servir des lettres b. c. d. f. g. j. l. q. s. v. x. y. z., d'après Brown. (*La Nouvelle-Zélande et ses aborigènes..*) Le dialecte de *Somo* rejette le k. Le Rakiraki ne veut pas du t, et l' s et le c sont exclus du langage des insulaires des îles de la Société. Il n'y a pas d' s chez les Australiens, et selon M. de Lamanon, dans la Colombie, les Indiens du Port-au-Français n'ont pas l'usage des 7 consonnes : b. d. f. j. p. v. x. cette absence de certaines consonnes dans les idiomes de peuples divers, fait que les sons constitutifs de leurs langages se caractérisent diversement; les Hottentots, avec leurs gutturales, nous offrent une particularité frappante de ce phénomène.

Autres faits : chez ces races, les unes n'ont pas d'expressions pour remercier, ou bien leurs traits n'expriment aucun sentiment, car parmi leurs vertus, il n'y a ni charité, ni foi, ni espérance; chez d'autres, le baiser est inconnu et l'admiration se témoigne par un sifflement semblable à celui du serpent; les pleurs caractérisent la gaieté et pour se respecter, on se tire le nez. — La pitié est un leurre et la paix devient le mal chez les Indiens Siaoux; d'autres, trouvent abominable de ne pas manger seul; en un mot, ce ne sont point des êtres responsables encore ou s'ils le sont, leur règle du bien et du mal est profondément séparée de la nôtre. Le temps paraît à ces peuples (comme aux enfants) plus long qu'il ne l'est pour nous; ils traitent leurs femmes avec une dureté, une cruauté inintelligente; ils pleurent comme un enfant de quatre ans et oublient immédiatement le sujet de leur peine.

Aussi ignorants qu'ont dû l'être les hommes anté-historiques, les sauvages modernes ne savent pas compter; un Esquimaux ne peut pas aller à 10; les Indiens du Brésil et les Dammaras, dans

leur numération, atteignent le nombre 3 ; ceux d'Australie ont le nombre 1 et 2 pour règle : *netat, naes*. Beaucoup de peuplades de l'Afrique centrale, d'après Burton, ne connaissent ni diable, ni anges, ni Dieu, et les Indiens du Gran Chaco, Amérique méridionale, n'ont aucun culte ; suivant Burchell, il n'y a pas de culte et de religion chez les Bachapins (Cafres), et selon le révérend T. Dove, les Tasmaniens n'ont pas une expression pour le mot Dieu. Hooker affirme qu'il n'y a pas de religion chez les Lepchas de l'Inde septentrionale, et Freycinet en dit autant des Topinambous du Brésil.

D'après ces conditions d'existence inférieure (il en est de plus abjecte), conditions citées par des auteurs les plus estimables, les plus connus et le portrait réel de ces populations n'étant pas une charge mais la réalité, les Lubbock, les Darwin, les Wallace en ont conclu que certains singes n'agissent pas autrement, car ils se servent également de massues, jettent des pierres ou des branches à qui les tourmente et brisent les cocos avec des pierres rondes et ce sont ces dernières qui, en brisant d'autres pierres, procurent à l'homme des outils tranchants ; le sauvage fait comme le singe, il a cassé et trouvé des outils grossiers, informes, comme les présente M. Boucher de Perthes, il les a aiguisés ensuite, les a obtenus par pression et percussion et enfin, il dut les travailler pour les polir ; il bâtit sa maison sur le modèle de l'abri inventé par le chimpanzé. C'est ainsi, disent ces savants, que les progrès se sont accentués, une acquisition faite ne s'abandonnant pas. Les races actuelles, les plus basses dans la série humaine, ne sont pas moins avancées que ne l'étaient nos ancêtres du Diluvium, car avec des instruments grossiers comme ceux d'autrefois, le sauvage tue le gibier peu défiant et familier des îles ; nos pères, comme lui, ont dû, sous les tropiques, vivre comme les singes ou comme les Indiens Paruates actuels qui, selon *Bates*, ont les mêmes inclinations et les mêmes coutumes. Dans les climats tempérés ou froids, les sauvages de toutes les époques durent modifier leurs usages selon le milieu : telle est la conclusion.

Comme on a constaté que la distribution géographique des races animales coïncide réellement avec celle des races humaines, et que ce n'est qu'avec un degré organique élevé relativement que les migrations sont possibles, une école puissante en a déduit que, en supposant l'unité de l'espèce humaine, on ne peut douter que dès son origine, l'homme ne se soit répandu sur les divers continents, et cela, d'une manière progressive ; ce fait eut lieu exactement comme pour les plantes parasites de l'Europe autrefois inconnues en Australie, qui, depuis la venue des vaisseaux européens, ont progressivement

couvert toute la surface de ce sol vierge. Ajoutons, dit cette école, que pour modifier un type, il faut des milliers d'années et que la nature qui ne procède ni par bonds ni par éclats, put avec le temps, cette monnaie qu'elle dépense par millions de siècles, transformer et régénérer les espèces en les appropriant avec le milieu; aujourd'hui, l'homme fait lui-même son milieu, car il est parvenu à maîtriser la nature dont il n'est plus l'esclave soumis; il sait se vêtir et approprier à son usage le milieu où il vit. Autre conclusion: l'homme modifiable autrefois, l'est moins aujourd'hui après avoir à peu près fixé son type par des répétitions à travers les époques millénaires.

Avant de donner notre opinion, au point de vue spirite, opinion que les hommes de la science ne voudront peut-être pas entendre ou admettre (mais qu'ils seront obligés d'accepter, cela est inévitable), permettez-nous chers lecteurs, de vous citer les arguments des deux écoles ou parties adverses qui luttent dans les écoles d'ethnologie avec des opinions arrêtées; 1° l'une prétend avec hardiesse que toutes les espèces hominales qui appartiennent au seul genre *Homo*, exclusivement, ne peuvent se modifier, qu'elles ont été toujours aussi distinctes, sinon plus, qu'elles ne le sont actuellement. 2° Si M. Wallace, dans la revue d'anthropologie, mai 1864, dit qu'en apparence, ceux qui soutiennent la diversité primitive de l'homme semblent avoir raison et présentent les meilleurs arguments à l'appui de leurs théories, il n'est pas moins vrai que cette ethnologue éminent appuie la théorie de la sélection naturelle de Darwin, où l'homme est une espèce, *un* essentiellement; les milieux physiques et moraux différents, ayant produit chez lui des diversités qui ne peuvent être regardées que sous un point de vue local et temporaire, et l'homme, selon cette donnée, dans son existence purement animale, soumis aux mêmes lois, varia progressivement comme les autres créatures: « par la faculté de se vêtir, de fabriquer des armes, des outils, il a arraché à la nature ce pouvoir qu'elle exerce sur les autres animaux de changer la forme de sa structure. » Il est évident que la sympathie, la sociabilité, ont, dès lors, développé en lui les facultés intellectuelles et morales, jusqu'à ce degré, où, selon Darwin et Wallace, il échappe à l'influence de la sélection naturelle, et dans sa forme et dans sa structure physique; il reste stationnaire, pour ainsi dire, matériellement, dans les pays civilisés, mais comme son esprit progresse sous les influences auxquelles l'organisme échappe, il assure mieux ainsi, sa sécurité et celle de ses semblables; il existe un accord mutuel qui donne à chacun une résistance infinie.

Autre conclusion: Donc parmi les hommes, les races intelligentes

doivent s'étendre, maîtriser la situation, tandis que d'une manière graduelle, les êtres brutaux, sans avenir, tendent à disparaître, à céder la place aux organisations intellectuelles avancées ; ces dernières, tout en ayant une structure corporelle ordinaire, ont développé en elles l'être divin, ce merveilleux agent des transformations morales et sociales.

Oui, la sélection naturelle au dire de ces savants, est une espérance qui éclaire l'avenir ; des sectaires l'ont regardée, dans le principe, comme contraire aux intérêts religieux, romains ou chrétiens, les seuls vrais, disent-ils, sans penser que cette théorie qui nous donne la foi pour le présent, l'humilité pour le passé et un but dans l'avenir, est simplement à la biologie ce qu'est pour l'astronomie la glorieuse découverte de la loi de gravitation. Oui, nous prévoyons ce temps où l'homme civilisé et moralisé, aura même supplanté la sélection naturelle pour ne laisser sur la terre que des animaux domestiques utiles et des plantes cultivées, car le bon et l'utile ne se placent progressivement que dans les milieux où les conditions sont devenues le plus favorables ; cela est tellement vrai, que 320 Belges vivent facilement dans un espace de 1 mille carré, grâce à leur travail et à leur industrie ; tandis qu'un seul sauvage, libre dans ses allures, qui vit de la pêche ou de la chasse, a besoin de 78 milles carrés dans le Michigan, Amérique du Nord pour subvenir à ses besoins usuels ; le Patagon exige 68 milles carrés, les Australiens 50 milles carrés ; ces faits prouvent que celui qui plante un arbre ou défriche un champ, doit être regardé comme un bienfaiteur de ses frères en épreuves. La faim frappe incessamment à la porte de ces imprévoyants, esclaves de leurs besoins et des rigueurs du froid ou de la chaleur ; sans connaissances agricoles, ils doivent mourir misérablement ou se manger eux-mêmes s'ils ne trouvent les aliments quotidiens ; l'inquiétude constante qui les domine produit le même effet sur toutes les bêtes sauvages, car le danger est constant, et si l'on n'est appuyé par qui que ce soit, personne ne compte sur vous. L'égoïsme et la crainte, l'habitude de s'imposer des souffrances en se torturant pour se défigurer ou se tatouer, telle est la vie horrible des sauvages, et s'ils ont une religion, c'est pour n'y trouver qu'une source de frayeur par la crainte d'ennemis invisibles.

(A suivre.)

---

CORRESPONDANCE ET FAITS DIVERS.

**Le Spiritisme et les grands penseurs.**

THOMAS PAINE ET RALPH WALDO EMERSON.

Il peut sembler étrange que nous choisissons un exemple de spiritualisme dans les œuvres du sceptique auteur de *l'Age de raison*, l'épouvantail de tous les sectaires à l'esprit étroit.

Et cependant dans cet ouvrage si odieux aux dogmatiseurs, Paine avoue que ses meilleures pensées ne sont pas dues au labeur de son propre esprit, mais à une source invisible et étrangère, ou à ce que nous nous sentons justifiés à appeler : des exhortations spirites. Paine va même plus loin : il avait été frappé plusieurs fois de ce fait, que sa vie avait été protégée d'un péril imminent (surtout sous le règne de la Terreur) par une intervention *providentielle* selon les uns, *accidentelle* selon d'autres. Paine dit :

« Tous ceux qui ont observé de près l'état de l'esprit humain et qui ont pu juger du développement et des progrès de cet esprit par l'examen consciencieux du leur, ont remarqué qu'il y a deux espèces de pensées ; celles que nous produisons nous-mêmes par la réflexion et celles qui surgissent et jaillissent comme d'elles-mêmes dans notre esprit. Je me suis toujours posé comme règle de traiter avec urbanité ces visiteurs volontaires ; prenant soin toutefois d'examiner s'ils valaient la peine d'être conservés ; et c'est d'eux que j'ai acquis presque tout le développement que je possède. »

Quoique le nom de Ralph Waldo Emerson, le méditatif et spiritualiste chef du transcendentalisme à Boston, forme un frappant contraste avec celui de l'auteur de *l'Age de raison*, nous les réunissons dans une même idée, car tous deux ils croient à loi de l'inspiration.

« Les bonnes pensées, dit Emerson, viennent d'elles-mêmes comme un rayon de lumière jaillissant dans une chambre obscure, comme un éclair illumine les ténèbres profondes. »

Walter Scott a répété plusieurs fois, alors qu'il écrivait les ouvrages qui lui ont acquis une si juste célébrité :

« Je m'imagine quelquefois que mes doigts travaillent seuls, d'une manière complètement indépendante de ma tête ; vingt fois j'ai commencé un ouvrage avec un certain plan et je n'y ai jamais adhéré une demi-heure. Je suis quelquefois tenté de laisser mes doigts errer à l'aventure ; afin d'essayer s'ils n'écriraient pas aussi bien sans le secours de ma tête. »

(Traduit de l'anglais par mademoiselle E...).



## Le berger du Plessis.

PIERRE HOUDÉE.

Merci, chers messieurs, pour tout le bien que vous me faites, vous le savez, le spiritisme est toute ma fortune ; la Revue et les ouvrages spirites ont tant de charme pour moi, quand je les lis, je suis heureux.

Chers messieurs, j'ai tant de choses à vous dire que je ne sais comment faire pour vous l'écrire en peu de mots ; je ne suis guère savant et cependant, les bons esprits me protègent, car j'obtiens des guérisons par l'eau magnétisée. Enchaîné au Plessis et ne pouvant quitter ma place, les malades viennent me trouver ; chez beaucoup je reconnais une obsession ; dans les campagnes les pauvres gens manquent d'instruction pour se rendre compte des causes de leurs maladies, ils disent : c'est un sort jeté sur nous et sur nos animaux.

Dans le courant du mois de septembre, un fermier nommé Huzeau de la commune d'Embillou prétendait qu'un sort était sur ses animaux ; de huit heures à dix heures du matin, il leur prenait des crises, ils criaient en sautant et tombaient sur le dos en devenant noirs ; cela durait deux heures par jour, depuis plusieurs années sans avoir pu y porter remède.

D'après mes conseils, ils ont frotté les animaux avec de l'eau magnétisée et la maladie a disparu comme par enchantement. Un autre fermier nommé Lucas avait une bête atteinte d'une maladie extraordinaire et le vétérinaire ne connaissait rien à cette maladie étrange, une bouteille d'eau magnétisée a fait disparaître la maladie qui durait depuis longtemps ; ces pauvres gens sont reconnaissants, il veulent à tout prix me donner de l'argent, mais je ne veux rien accepter car je ne serais plus un vrai spirite, la charité doit guider mon âme.

Dernièrement, un nommé Mitault de la commune d'Eonbillou est venu me trouver, il avait vu les médecins de bien des pays, et personne n'avait pu le soulager ; il lui prenait des crises affreuses pendant lesquelles il était presque aliéné ; après avoir bu de l'eau magnétisée il fut complètement guéri. Une quantité d'autres personnes, qu'il serait trop long de vous citer, l'ont été de même.

Je vous garantis ces faits et veuillez les porter à la connaissance de nos frères ; l'eau magnétisée a une grande puissance et je désire que beaucoup de nos amis en fassent usage.

Tout cela me console dans mes travaux qui sont si pénibles.

## Spiritualisme moderne.

(Article tiré du journal anglais *The Graphic*, publié à Londres).

3<sup>th</sup> of April 1873.

Nous avons devant nous trois œuvres remarquables sur ce sujet : *Les Phénomènes du Spiritualisme*, par M. W. Crookes, éditeur J. Burns ; *les Miracles du Spiritualisme moderne*, par A. Russell Wallace, ibidem ; *Données pour la preuve du Spiritualisme*, auteur inconnu, éditeur Trübner et C<sup>o</sup>.

Le 1<sup>er</sup> ouvrage ne contient guère que les procès-verbaux des expériences faites par M. Crookes, en compagnie de M. Home et d'autres médiums à effets physiques, plus une réponse aux critiques du «Quarterly Review : M. Crookes affirmant que c'est à tort qu'on le croit spiritualiste, et insistant sur ce que dans sa première publication il avait déclaré « qu'en une pareille question, plus que tout autre sujette à l'erreur et à la déception, les précautions contre la fraude semblent, en beaucoup de cas, avoir été totalement insuffisantes » et qu'il avait trouvé que la manière de raisonner de certains spiritualistes justifierait presque la sévère assertion de Faradax, que « bien des chiens concluraient plus logiquement que certains hommes. » En somme, M. Crookes n'a été qu'un investigateur. Il n'avance aucune théorie, mais il nous dit que dans telles conditions parfaitement déterminées, certains phénomènes sont arrivés dont il ne peut rendre compte par l'action des forces connues. Il a vu des livres et d'autres objets se mouvoir sans le moindre agissement visible. Des mains lumineuses et sans attaches, ont caressé son visage, tiré son habit, cueilli des fleurs, joué d'un accordéon. Un crayon s'est mâté sur sa pointe, et après trois essais infructueux pour écrire, une latte secourable passant légèrement sur la table est venue lui porter aide. Le crayon s'appuyant contre, fit, de nouveau de non moins vains efforts pour marquer le papier, et c'est alors que le message suivant fut reçu : « Nous avons essayé de faire ce que vous avez demandé, mais notre pouvoir est à bout. » Ces faits, ainsi que d'autres non moins étonnants, telles que l'apparition de figures et de formes spectrales ont eut lieu en présence de M. Crookes lui-même, mais il reconnaît encore qu'il y a dans son esprit, antagonisme entre la raison et la conviction que ses sens (corroborés par ceux de maintes personnes présentes) ne l'ont pas trompé ; il nous permettra de dire que son livre ne nous a nullement convaincu de la réalité des phénomènes en question. Les expériences de M. Crookes avec miss Cook et son « familier, Katie King »

sont relatées dans un appendice. Il a obtenu la preuve absolue que « Katie et miss Cook sont deux êtres matériellement distincts. » Tous deux ont été vus ensemble, en pleine lumière, avec cette seule restriction, cependant, que la tête de l'une était couverte d'un châle. Des photographies ont été obtenues de chacune séparément, et une épreuve les a reproduites ensemble, mais comme dans cette dernière Katie se projette sur la tête de miss Cook « nous pensons qu'il est plus difficile, dans le cas, de certifier l'identité du médium. M. Crookes a la plus grande confiance en miss Cook qu'il croit « incapable de tromper, même s'y elle eût essayé de le faire, » il est par suite regrettable qu'à « la suite de quelques imprudences, elle soit dernièrement devenue si énervée que la force nerveuse se soit ainsi immiscée dans un ordre de recherches aussi scientifiques. » Nous lisons dans le journal le « Spiritualiste » que M. Crookes vient tout récemment de faire d'autres expériences avec madame Anna Eva Fay, expériences reprises par MM. Maskelyne et Cooke dans des conditions plus étonnantes encore, et qui ont conduit à la même conclusion que les phénomènes indescriptibles cités plus haut. Il faut rappeler que madame Fay était amarrée avec des lanières de toile, les mains assujetties, immobiles par le passage d'un courant électrique dont le galvanomètre devait infailliblement déceler la moindre interruption. Il faut croire néanmoins, d'après ce qui advient, que quelqu'un se substitua à madame Fay, sans interrompre cependant le passage du courant, en réunissant sans doute les deux électrodes par un mouchoir humide présentant la même conductibilité que le corps humain. C'est pour enlever l'idée de cet artifice possible, que les deux bons messieurs, susdénommés retinrent et fixèrent les deux poignées des fils électriques à une distance telle, l'un de l'autre, qu'un mouchoir ne pouvait les réunir, ne pensant point, sans doute, qu'un tissu quelconque plus long pouvait encore être employé. Autre chose du reste semble avoir été omis par ces investigateurs : c'est que la dame en question pouvait très-bien, pendant une aussi courte séance, garder l'une de ses mains libre, en posant l'électrode soit à son cou, soit même sous son bras, et toucher un collier métallique, surtout si son ajustement s'y prêtait. **A** notre simple avis, l'expérience ne nous semble point concluante, **et du reste**, nous avons toujours considéré ces recherches soi-disant scientifiques, comme ne satisfaisant nullement, parce qu'en raison même de leur complexité, elles présentent plus matière à la mystification qu'à la moindre conclusion. Dans tous les cas présentés, les poignets du médium ont été liés et joints si près que le relâchement semblait impossible. Si au contraire, madame Fay

avait été couchée sur une chaise longue, ses bras étendus, ses pieds liés, et bien surveillée... Nous pensons fortement qu'aucun phénomène n'eût été constaté. En tout cas, jusqu'à ce que quelque expérience moins sujette à suspicion que celles présentées par M. Crookes, soit produite, nous refusons d'accepter un certain nombre de tours de prestidigitation, accomplis dans l'obscurité ou derrière un rideau, pour des preuves manifestes de l'existence d'une « nouvelle force. » L'obscurité, sans doute, n'est point une condition nécessaire puisque les plus récentes séances de madame Fay ont eu lieu dans une salle ouverte, aussi éclairée derrière que devant le rideau. Le seul but de ce rideau est-il de cacher le *modus operandi*?

— L'ouvrage de M. Wallace est plus volumineux et plus raisonné que celui de M. Crookes. Il commence par établir que « les arguments des Hume, Lecky et autres contre les miracles, sont empreints de présomption, d'erreurs, de contradictions et par suite sans valeur ; tandis que la preuve dérivant du témoignage humain augmente constamment d'autorité à mesure que les constatations honnêtes, désintéressées se présentent en nombre ; qu'aucun fait ne doit être rejeté quand il est affirmé par quiconque en a été témoin, attendu qu'il existe beaucoup de faits réputés surnaturels ou miraculeux, et qui tous les jours cependant, arrivent au milieu de nous. » M. Wallace déclare qu'avant d'être initié au spiritualisme il était d'un scepticisme absolu, et qu'il est maintenant arrivé à croire presque tout ce qu'un peuple intelligent — pour ne rien dire des philosophes — rejette communément sans hésiter, à savoir : les enchantements, la force odique, la clairvoyance, les apparitions, le mesmérisme et même le phrénomesmérisme. Il cite, au dire du Dr Edward Clark, une dame de New-York qui entendait de la peaufine de la main, et lisait avec ses coudes. Il remarque qu'il est singulier que les clairvoyants n'arrivent que par degrés à l'entière perception « ne disant pas d'emblée. — C'est une médaille, — mais, c'est du métal — rond et plat — avec caractères marqués — et ainsi de suite. » Ces faits que la généralité n'admettrait que sous toutes réserves, ou à titre de conjecture, établissent suffisamment pour M. Wallace « l'existence d'un nouveau sens, ou d'une perception rudimentaire. » Il est naturellement un acharné spiritualiste ; à mesure qu'on s'avance dans sa notice, les faits présentés deviennent de plus en plus variés, de plus en plus affirmés et si en contradiction avec ce qu'enseigne la science et ce que traite la philosophie moderne, qu'à la fin il rompt complètement en visière avec ces doctes personnalités. Il dit que les savants qui ont nié le Spiritisme l'ont fait

sans un suffisant examen, et conteste le déverni que la découverte de quelques imposteurs reconnus aurait jeté sur le système, attendu que quelque fraude qui ait été tentée par-ci par-là, ces phénomènes pour être inexplicables encore n'en ont pas moins été nombre de fois constatés à l'abri de toute imposture. A cette question capitale : « Quelles notions utiles, les dits Esprits ont-ils ajoutées au bagage humain ? » il répond que « sans doute leur mission n'est pas de donner à l'homme les renseignements qu'il peut acquérir lui-même, » et comme s'il doutait lui-même de la valeur de cette réponse, il entre incontinent dans d'assez longs détails sur les émissaires, sur les communications obtenues au moyen de médiums extatiques, qu'il présente comme les apôtres inspirés d'une « nouvelle religion. » Enfin il parle de l'immense diffusion du spiritualisme, du nombre considérable d'hommes distingués qui le professent et prétend — est-ce vrai ? — qu'aucun d'eux n'a depuis renié sa nouvelle croyance.

— L'auteur des *Données pour la preuve au Spiritualisme* commence par établir un parallèle entre les faits extraordinaires du Spiritisme moderne et les faits miraculeux relatés dans la Bible, et sans donner son avis, prétend que si nous voulons être logiques, nous devons ou admettre les merveilles de nos jours aussi bien que celles des temps passés, ou donner quelque raison pour prouver que ce qui était possible jadis, ne l'est plus aujourd'hui. Il déclare que l'évidence en faveur du Spiritisme moderne est au moins aussi grande que celle qui peut être alléguée au profit de quelque autre croyance admise ; et tel est son mode d'argumentation pour la plupart des points qu'il traite. L'ouvrage se termine par une trentaine d'objections au Spiritisme d'une si insigne faiblesse, qu'elles ne semblent citées que pour les besoins de la cause.

En somme, nous pensons que la cause du spiritualisme n'est pas avantageusement plaidée par les écrits de ce trio d'avocats.

Pour traduction conforme, C\*\*\*.

La critique de cet article serait trop facile à faire, nous ne l'entreprenons pas. Sans doute, en écartant M. Crookes qui ne présente que des faits sans y adjoindre la moindre théorie, les deux autres écrivains — à en croire du moins l'exposé de leurs opinions fait par leurs adversaires — ont encore à apprendre ; il est temps que les œuvres du Maître, traduites, pénètrent en Angleterre. Mais de la part du journal, quel pauvre raisonnement !... Nous ne voulons cependant pas croire à la mauvaise foi, nous remarquons même que pour des ignorants peu disposés, c'est trop écrire.

J'ai pensé que Paris, centre de nos études, devait avoir connaissance de cet article, et se rendre compte des travaux accomplis en d'autres contrées.

---

### A nos frères de France.

---

C'est le devoir de tout spirite de faire connaître les phénomènes qui se produisent dans les centres amis et éloignés. Je suis bien heureuse et reconnaissante envers Dieu de pouvoir vous communiquer les manifestations produites chez nous, pendant les derniers jours de l'année qui vient de finir. Nos bons guides m'avaient désigné madame Pachen, comme étant un médium à effets physiques. Bien qu'elle fût tout à fait ignorante en Spiritisme, j'eus le courage d'entamer ce sujet avec elle; à mon grand étonnement elle me parla à cœur ouvert, me confiant que dès son enfance elle avait eu des *visions*, dans sa *cuvette*, *en se lavant* et qu'ainsi, depuis de longues années, elle savait presque tout ce qui lui arriverait; tantôt c'étaient des tableaux allégoriques, tantôt des prophéties ou des caractères. Elle avait toujours, au moment de la vision, la compréhension de ces tableaux et de leur signification. Passé ce moment elle ne savait plus rien, elle ne voyait rien dans un verre rempli d'eau limpide, jamais elle n'en avait parlé à personne de peur qu'on se moquât d'elle. Ce fait me frappa fortement.

Nous avons eu des séances obscures pendant tout l'hiver de 1874; nous avons obtenu quelques petits coups dans la table, pendant l'automne les coups ont augmenté de force sous l'impulsion de l'Esprit *Constanz*, nous avons eu de bonnes réponses au moyen de l'alphabet et même des coups vigoureux, la table tremblait sous nos doigts.

En novembre, madame Pachen se sentit entraînée à prendre un crayon : elle écrivit de suite couramment, elle est médium écrivain. Le 24 décembre, le guide nous dit de mettre le médium dans une sorte de cabinet fermé par une double porte de mon appartement. Le 26, madame Pachen se plaça sur une petite chaise dans ce cabinet, la porte restant entr'ouverte et la chambre étant amenée à un point d'obscurité qui nous permettait de distinguer tous les objets; nous étions quatre personnes dans la chambre. Bientôt nous entendîmes madame Pachen soupirer, puis tout devint tranquille, elle devait être entransée. A l'instant, des bras lumineux furent comme jetés hors du cabinet, des éclairs, des étoiles, des mains. Ces phénomènes surprenants se succédaient avec rapidité, lorsque tout à

coup le médium s'écria : — ouvrez-moi la porte, on me pousse hors du cabinet ! — Pendant trois séances consécutives vous avons vu des bras, des étoiles et une ombre noire, comme une forme, tout près de la porte.

Le soir de la Saint-Sylvestre 1874, nous vîmes tous, au même instant, deux grandes mains lumineuses qui nous saluaient à la manière orientale, et se former sous nos yeux l'apparition d'un nègre portant un turban blanc et un costume oriental, nous ne le voyions que jusqu'aux genoux, comme s'il sortait du plancher; nous le prîmes d'abord pour un nain, mais nous nous aperçûmes bientôt que l'Esprit n'avait pu se matérialiser que jusqu'aux genoux; nous n'oublierons jamais ce moment. L'apparition dura environ huit minutes, saluant constamment de ses mains lumineuses qui lui servaient à éclairer sa figure entière, son teint noir foncé et son turban blanc.

Cette belle séance fut suivie de deux autres où nous eûmes l'apparition d'une religieuse très-nettement accusée, mais elle resta entre les portes tandis que le premier Esprit était venu en dehors du cabinet, tout près de moi, j'aurai voulu lui serrer la main.

Voilà, messieurs et amis, la brève histoire de nos dernières expériences. Acceptez nos meilleurs souhaits, et mes vœux ardents pour le bien de notre cause commune. Voici les noms des personnes présentes à ces séances intéressantes. Ont signé :

La baronne Adelma Vay, née comtesse Wurmbrand ; le baron Eugène Vay, capitaine ; le professeur Test ; Mesdemoiselles Marie Maslin ; Graz ; Fisch Platz ; MM. Marie Heffer de Ganibatz, Ganoleitz via Graz.

Baronne ADELMA.

Ganobitz via Graz.

---

### Conclusion de la brochure intitulée : MES FILS.

---

Un jour, bientôt peut-être, l'heure qui a sonné pour les fils sonnera pour le père. La journée du travailleur sera finie. Son tour sera venu ; il aura l'apparence d'un endormi ; on le mettra entre quatre planches, il sera ce quelqu'un d'inconnu qu'on appelle un mort, et on le conduira à la grande ouverture sombre. Là est le seuil impossible à deviner. Celui qui arrive y est attendu par ceux qui sont arrivés. Celui qui arrive est le bienvenu. Ce qui semble la sortie est pour lui l'entrée. Il aperçoit distinctement ce qu'il avait obscurément accepté ; l'œil de la chair se ferme, l'œil

de l'esprit s'ouvre, et l'invisible devient visible, ce qui est pour les hommes le monde s'éclipse pour lui. Pendant qu'on fait silence autour de la fosse béante, pendant que des pelletées de terre, poussière jetée à ce qui va être cendre, tombent sur la bière sourde et sonore, l'âme mystérieuse quitte ce vêtement, le corps, et sort lumière, de l'amoncellement des ténèbres. Alors pour cette âme les disparus reparaissent, et ces vrais vivants que dans l'ombre terrestre on nomme les trépassés, emplissent l'horizon ignoré, se pressent, rayonnants, dans une profondeur de nuée et d'aurore, appellent doucement le nouveau venu, et se penchent sur sa face éblouie avec ce beau sourire qu'on a dans les étoiles.

Ainsi s'en ira le travailleur chargé d'années, laissant, s'il a bien agi, quelques regrets derrière lui, suivi jusqu'au bord du tombeau par des yeux mouillés, peut-être, et par de graves fronts découverts, et en même temps reçu avec joie dans la clarté éternelle ; et si vous n'êtes pas du deuil ici-bas, vous serez là-haut de la fête, ô mes bien-aimés.

V. HUGO.

---

### Ce n'est pas toi, c'est donc ton frère?

RÉPONSE A QUI CONDAMNE SANS AVOIR LU.

---

Quand la mauvaise foi aura disparu du reste des journaux, vous la retrouverez, tout entière et triomphante, dans les colonnes de *Paris-Journal*. Elle y siège en permanence, sous le pseudonyme : Impartialité.

*Paris-Journal* voudrait de temps à autre réveiller ses lecteurs ; pour cela, il sent la nécessité d'avoir un peu de finesse. Mais comme il sent bien davantage encore la difficulté d'en montrer miette, il a recours à un moyen ingénieux : C'est de jouer à l'esprit fort, et même au bel esprit (pourquoi pas ?) en ridiculisant la philosophie spirite. Et de fait, ce n'est pas le ridicule qui manque dans ses attaques, *Paris-Journal* dispensant très généreusement tout celui dont il est pourvu. Pour donner plus de sel à sa réplique, il invente le fait ou, s'il n'est pas en veine d'imagination, du moins il le torture ; puis il le commente, le brode. Le tout est absurde ; mais le Spiritisme en fait les frais et... voilà des lecteurs bien renseignés !

Ne croyez-pas, au moins que ce soit cette petite rouerie de rédacteur aux abois, qui me fasse émettre mon opinion, très arrêtée sur



une feuille presque aussi ignorée qu'elle est ignorante. Certes, j'excuse des pauvres gens qui, forcés d'avoir de l'esprit argent comptant, se jettent, en désespérés, sur le Spiritisme... lorsqu'ils n'ont plus rien à mordre. Et puis, pourrait-on en vouloir à de si risibles adversaires, qui ne parviennent à nous parodier qu'en nous prêtant leurs inepties. Devant leurs plaisanteries si fades, devant leur nullité qui s'étale avec l'audace de l'inconscience, on ne saurait avoir de colère; si même leur incapacité n'était mêlée d'arrogance, on pourrait avoir de la pitié.

Non, nous ne sommes pas irrités d'une opposition tout attendue. Il serait par trop naïf, vraiment, d'espérer un jugement sensé des écrivains éminents qui dînent d'un calembour et soupent d'un raconter! Aussi ne me serait-il jamais venu à l'esprit de ramasser une de leurs provocations burlesques, quand plusieurs articles me tombèrent sous les yeux, terminés invariablement par cette apostrophe : « Spirites, répondez ! »

Dans le numéro du 5 mai, l'appel était plus pressant encore. Après avoir enveloppé les spirites dans un arrêt qui n'allait à rien moins qu'à en faire des fripons, *Paris-Journal* concluait magistralement, et au nom de son *impartialité*, en adjurant les accusés de se justifier. L'impartialité! c'est là que je fus prise! Il y a comme cela de ces mots qui imposent (vu la circonstance, je puis dire qui n'imposent). Je ne vis plus le parti pris, l'insulte, la sottise; l'impartialité couvrit tout.

Comment, me dis-je, voilà la troisième fois, à ma connaissance, qui sait? la centième fois peut-être! (aucun ennemi ne m'ayant abonné à *Paris-Journal*) qu'une conscience de journaliste, dans toute la fleur de ses scrupules, dans toute l'intégrité de sa justice, réclame à grands cris la lumière, et je dors! A moi, ma bonne plume d'acier! Le cœur léger, j'écrivis lisiblement et en gros caractère la suscription suivante : *A Paris-Journal* et je lui adressai ce qui suit :

Monsieur le rédacteur,

« Le hasard me met entre les mains un numéro de votre journal. Je relève un article qui commence ainsi : « *Depuis longtemps les spirites exploitent la crédulité du public* » et qui se termine par ces mots : « *Comme nous sommes impartiaux avant tout nous attendons la réponse des spirites.* »

« Il serait vraiment fâcheux qu'une opinion si franchement exprimée, une bonne volonté si évidente ne fussent pas satisfaites. Voici la réponse attendue; non pas celle des spirites; je parle en mon nom propre; mais vous pouvez croire que chacun d'eux vous eût parlé comme je vais le faire : une telle attaque ne comporte pas deux ré-

ponses. Tout d'abord, laissez-moi admirer la rare bonne foi, la logique merveilleuse qui vous permettent de proclamer en dix lignes cette proposition tout affirmative : « Les spirites sont des fripons, et cette autre toute mitigée : « Nous sommes impartiaux avant tout. »

« Comment donc ! d'un trait de plume vous convainquez quelques millions d'hommes d'exploitation, et puis vous mettez la main sur votre cœur, et vous dites : « Allons, coquins, défendez-vous ! » N'est-ce pas bien tourné, et une telle chute n'est-elle pas impayable ? Ce sont là de ces surprises oratoires que de moins exercés chercheraient et que vous savez rencontrer sans effort ; cela se voit de reste.

. . . . .

« Si encore vous vous étiez contentés du mot conventionnel ; que vous ayez dit simplement : les spirites sont des imbéciles ! En fait de jugement, de raison, d'esprit, tout est contestable ; aussi l'opinion à carte blanche pour s'exprimer sans même être forcée d'avancer ses preuves. Vous trouvez stupides les spirites qui veulent appuyer leur foi sur les données de la science ; à leur tour, ceux-ci prennent la liberté grande de considérer comme les modèles de la sottise présomptueuse ceux qui, comme vous, raillent la philosophie spirite sans s'être donné la peine de l'examiner.

« Ces jugements-là n'ont pas d'importance, et ne valent pas une goutte d'encre consacrée à les défendre. Certainement, si vous étiez resté dans ces limites, je n'aurais pas dit le moindre mot pour vous détromper. Je me serais même bien gardé d'en appeler contre un arrêt qui m'enveloppe dans la même qualification avec tant de noms célèbres. Comment donc ! être fou sur la même ligne que le savant Crookes, que la spirituelle Delphine de Girardin, mais c'est une bonne fortune !

« Par malheur, votre note change ; elle est toujours fautive, c'est justice à lui rendre ; mais elle atteint une gravité intolérable : nous ne sommes plus seulement les dupés, nous sommes les dupes !

« Avouez, monsieur, qu'un tel mot méritait au moins une explication. Il est regrettable que vous ayez précisément oublié de la donner.

« Quant à la question photographique, je n'ai à entreprendre aucune discussion à ce sujet. Je n'ai pas assisté aux opérations du médium ; ainsi je ne me prononcerai pas n'ayant pas le privilège des journalistes, qui peuvent traiter *ex professo* les questions dont ils ignorent le premier mot. Je dirai seulement que, tout en demeurant persuadé de la réalité des phénomènes spirites, j'ai toujours apporté un con-

trôle sévère à leur examen. Dès que la question d'argent est posée, on a mille chances d'être trompé. En effet, il ne manque pas de misérables en quête d'expédients qui, par circonstance, se feraient spirites comme les loups se feraient bergers : ce sont de faux médiums.

« Maintenant, monsieur, si le photographe dont il s'agit appartient à cette classe, je ne vois pas en quoi les spirites sont solidaires de cette exploitation. Si vous tenez à les en faire responsables, par cette seule raison qu'ils auraient dû démasquer l'imposture, je vous avertis de prendre garde que cette accusation doit s'étendre à bon nombre de personnes plus compétentes : je veux dire des savants, *non spirites, sensés par conséquent*, qui, eux non plus, n'ont pas découvert de fraude.

« Je citerai entre autres : le chimiste Maxwell, l'ingénieur-chimiste Augustin Boyard, l'ingénieur-astronome Trémeschini, etc... »

4 juin 1875. — Eh bien!... j'ai quelque peine à l'avouer, mais enfin il faut en convenir... Eh bien ! j'avais été dupe ! jamais *Paris-Journal* n'avait eu l'intention d'insérer une réponse ; son apostrophe n'était qu'une figure de rhétorique. Mais, dites-vous, et cette fière impartialité ? Hélas ! perdue, évanouie ! C'était encore un tour... oratoire !

Depuis ce moment, *Paris-Journal* garde un silence prudent sur le Spiritisme. Pourtant ne vous y fiez pas : un beau jour vous verrez apparaître un morceau tout étincelant de cette éloquence que vous savez, et qui se terminera par ces mots : « Spirites, répondez ! » Voici la mesure de la justice que nous pouvons attendre de certaine partie de la presse. Après les détours du dénigrement, l'arrogance des provocations, puis l'hypocrisie du mensonge. Elle parlera fausement et parlera seule : excellent moyen ; mais du reste moyen unique d'avoir raison.

Pendant ce temps que deviendra le Spiritisme ? Il conquerra les intelligences par l'élévation de sa philosophie, il fraternisera avec la science par l'évidence de ses démonstrations, il pénétrera les consciences par la vérité de sa foi.

Si le Spiritisme n'était qu'une philosophie sublime, la raison obstinée pourrait lui dire encore : « Je ne crois pas ! » Mais le Spiritisme est une science, une science positive reposant sur l'expérimentation. C'est à ce titre qu'il s'impose. Par cela seul *qu'il est*, il devient plus fort que toutes les subtilités de raisonnement. La parole, si acérée soit-elle, s'émousse contre le fait.

Toutes les oppositions viendront s'effacer une à une devant cette lumière. C'est parce que nous avons foi dans l'œuvre du temps, dans l'émancipation de la pensée, dans le travail des âmes, que nous

sommes tolérants envers les hommes de mauvaise volonté. Ils se soulèvent contre nous, nous injurient, nous calomnient et nous trouvent sans ressentiment et sans colère. Nous comprenons que l'orgueil, le préjugé, la vénalité, l'égoïsme, le fanatisme n'accepteront pas sans combat une doctrine qui suppose le désintéressement, l'abnégation, la justice, le progrès, l'amour de l'humanité.

Les mauvaises passions ont tant d'empire sur notre société arriérée que celui qui soutient la cause du vrai, c'est-à-dire la cause du bien (le vrai et le bien étant un même rayonnement de la divinité) doit s'attendre à la lutte. Disons plus ; cette lutte même est nécessaire. Elle grandit les facultés de l'âme pour les équilibrer avec les facultés pensantes ; le caractère s'élève pour soutenir la croyance.

Reconnaître la vérité, c'est bien ; c'est la marque de l'affranchissement de la pensée ; la défendre au prix de son repos, c'est mieux : c'est la marque de l'affranchissement du caractère. Si le génie lui-même emprunte du malheur un éclat plus pur, c'est qu'il est une grandeur plus admirable encore que celle de l'intelligence et c'est celle de la force d'âme. Le génie semble n'être que du bonheur ; le courage c'est de la vertu.

Je ne prétends pas dire ici que nous ayons à nous fortifier contre la persécution. Nous qui fondons nos espérances sur la perfectibilité, nous qui cherchons dans l'étude de l'histoire les progrès accomplis, nous aimons à reconnaître à l'appui de notre doctrine que la persécution a beaucoup perdu de son omnipotence. Elle ne broie plus la ciguë, elle ne dresse plus le bûcher, la liberté de conscience est acquise : On peut croire à tout, on peut même ne croire à rien, et mourir tout tranquillement par ordre seul du médecin. Pourtant je ne répondrais pas que si Socrate, Jean Huss, Ramus, se fiant sur la liberté de penser, revenaient enseigner leur philosophie, ils ne pussent avoir un beau jour quelque démêlé avec la loi. Les choses tiennent à si peu ! et puis leurs disciples seraient-ils tous irréprochables ?

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
Je n'en ai pas. — C'est donc quelqu'un des tiens !

Quoi qu'il en soit, pour n'être ni brûlés, ni tourmentés les spirites n'en seront pas moins attaqués sous tout prétexte et hors de prétexte. Toutes les armes seront bonnes — armes légales, bien entendu. — La presse les ridiculisera, la médecine les interdira, l'Église les anathématisera ; les plus modérés les voudront à Charenton, les autres à Mazas, les autres en enfer.

Mais ce n'est pas parce que la routine se joindra à l'ignorance pour crier : Ce fait n'est pas ! que le fait s'anéantira. Le fait n'a au-

cun de nos préjugés, pas même celui des égards dus aux préjugés. Il est brutal comme chacun sait ; mais au moins il est un appui solide et qui se repose sur lui peut être tranquille. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, il y a une chose inaltérable, incorruptible, invulnérable : c'est la vérité. Quand son heure est venue de féconder une époque, elle trouve partout des auxiliaires : Tout combat pour elle, même ses détracteurs. La contradiction la propage, la discussion l'affermir.

Or, tout le prouve, l'heure du Spiritisme a sonné, les esprits qui flottent indécis entre un passé devenu impossible et un avenir inconnu, hésitent et s'immobilisent dans le doute ; mais ils pressentent vaguement une réaction qui voudra satisfaire les tendances progressistes : cette réaction marquera l'ère de la philosophie spirite.

---

### Les miettes de l'histoire.

---

La critique des journaux est violente et acerbe ; sans avoir étudié, ils condamnent et disent : « *Le Tribunal l'a dit, et nous en sommes convaincus* » Donc, ce sont des exploiters.

A propos d'un journal religieux, de Lourdes, de la Salette, M. A. Vacquerie nous chicane et nous mêle à sa politique, et quant au Spiritisme, nous pouvons lui répéter ses propres paroles adressées à l'*Univers*, le 22 juin 1875 : « Il essaye de s'en tirer par l'aphorisme de Sganarelle : « Il y a fagots et fagots. »

Pour croire avec les hommes éminents d'Angleterre, d'Amérique, ceux dont la réputation scientifique est européenne, sommes-nous plus condamnables que ne l'était M. A. Vacquerie lorsqu'il écrivait les pages suivantes, en 1863, dans son livre intitulé *les Miettes de l'Histoire* ? et l'auteur de *Tragaldabas*, se croit-il supérieur aux Crookes, aux Varley, aux Cox, aux Wallace, aux Robert Owen ?....

Écrivain distingué, M. Vacquerie a dit de madame Delphine de Girardin :

« Elle se possédait, elle possédait le public, elle était triomphante ; mais toutes les prospérités se font payer plus qu'elles ne valent ; au moment où tous l'enviaient, elle se savait malade, elle est morte l'année suivante, et elle venait de perdre un ami dont elle portait bravement le deuil.

« Était-ce deux morts, la récente et la prochaine, qui l'avaient tournée vers la vie extra-terrestre ? elle était très-préoccupée des tables parlantes. Son premier mot fut : Si j'y croyais. Elle y

croyait fermement, quant à elle, et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se reflétait à son insu, jusque dans son travail : le sujet de *La joie fait peur*, n'est-ce pas un mort qui revient ? Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, et, le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner, elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le *parloir* où ils tourmentèrent une table, qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table dont la forme carrée contrariait le fluide. Le lendemain elle alla acheter elle-même, dans un magasin de jouets d'enfants, une petite table ronde à un seul pied terminé par trois griffes, qu'elle mit sur la grande, et qui ne s'anima pas plus que la grande. Elle ne se découragea pas, et dit que les Esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure. Le lendemain, même expérience et même silence. Elle s'obstina, la table s'entêta. Elle avait une telle ardeur de propagande qu'un jour, dînant chez des Jersiais, elle leur fit interroger un guéridon, qui prouva son intelligence en ne répondant pas à des Jersiais. Ces insuccès répétés ne l'ébranlèrent pas; elle resta calme, confiante, souriante, indulgente à l'incrédulité; l'avant-veille de son départ, elle nous pria de lui accorder pour son adieu, une dernière tentative....

« Madame de Girardin et un des assistants, ceux qui voulurent, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien, mais nous avions promis d'être patients, cinq minutes après on entendit un léger craquement du bois; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées; mais bientôt ce craquement se répéta, et se fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup une des griffes se souleva. Madame de Girardin dit : — Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup. La griffe retomba avec un bruit sec. — Il y a quelqu'un ! s'écria madame de Girardin, faites vos questions.

« On fit des questions et la table répondit. La réponse était brève, un ou deux mots au plus, hésitante, indécise, quelque fois inintelligible. Était-ce nous qui ne la comprenions pas ? Le mode de traduction des réponses prêtait à l'erreur; voici comment on procédait: on nommait une lettre de l'alphabet, a, b, c, etc, à chaque coup de pied de table; quand la table s'arrêtait, on marquait la dernière lettre nommée. Mais souvent la table ne s'arrêtait pas nettement sur une lettre; on se trompait on notait la précédente ou la suivante, l'inexpérience s'en mêlant, et madame de Girardin intervenant le moins possible pour que le résultat fût moins suspect, tout s'em-

brouillait. A Paris, madame de Girardin employait, nous avait-elle dit, un procédé plus sur et plus expéditif ; elle avait fait faire exprès une table avec un alphabet à cadran et une aiguille qui désignait elle-même la lettre. — Malgré l'imperfection du moyen, la table, parmi des réponses troubles, en fit qui me frappèrent.

« Je n'avais encore été que témoin ; il me fallut être acteur à mon tour, j'étais si peu convaincu, que je traitai le miracle comme un âne savant à qui l'on fait deviner « la fille la plus sage de la société, » je dis à la table : devine le mot que je pense. Pour surveiller la réponse de plus près, je me mis à la table moi-même, avec madame de Girardin. La table dit un mot ; c'était le mien. Ma coriacité n'en fut pas entamée. Je me dis que le hasard avait pu souffler le mot à madame de Girardin, et madame de Girardin le souffler à la table.... J'avais très-bien pu, au passage des lettres du mot, avoir malgré moi dans les yeux ou dans les doigts un tressaillement qui les avait dénoncées. Je recommençai l'épreuve, mais, pour être certain de ne trahir le passage des lettres ni par une pression machinale, ni par un regard involontaire, je quittai la table et je lui demandai, non le mot que je pensais, mais sa traduction. La table dit : « Tu veux dire *souffrance*. » Je pensais amour.

« Je ne fus pas encore persuadé. En supposant qu'on aidât la table, la souffrance est tellement le fond de tout que la traduction pouvait s'appliquer à n'importe quel mot que j'aurais pensé. *Souffrance* aurait traduit *grandeur*, *maternité*, *poésie*, *patriotisme*, etc, aussi bien qu'*amour*. Je pouvais encore être dupe, — à la seule condition que madame de Girardin, si sérieuse, si généreuse, si amie, en deuil, mourante, eût passé la mer pour mystifier l'exil.

« Bien des *impossibles* étaient croyables avant celui-là ; mais j'étais déterminé à douter jusqu'à l'injure. D'autres interrogèrent la table et leur firent deviner leur pensée ou des incidents connus d'eux seuls, soudain elle sembla s'impatienter à ces questions puériles, elle refusa de répondre, et cependant elle continua de s'agiter comme si elle avait quelque chose à dire. Son mouvement devint brusque et volontaire comme un ordre. — Est-ce toujours le même Esprit qui est là ? demanda madame de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui dans le langage convenu, signifiait non. — Qui es-tu, toi ? La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

« Ici la défiance renonçait, personne n'aurait eu le cœur, ni le front de se faire devant nous un tréteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficile à admettre, mais une infamie. Le

soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil, la mère pleurait, une inexprimable émotion étreignit toute les poitrines ; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où était-elle ? Nous aimait-elle toujours ? était-elle heureuse ? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'il lui était interdit de répondre. La nuit s'écoulait et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : Adieu ! et la table ne bougea plus.

« Le jour se levait, je montai dans ma chambre, et avant de me coucher, j'écrivis ce qui venait de se passer, comme si ces choses-là pouvaient-être oubliées ! — Le lendemain madame de Girardin n'eut plus besoin de me solliciter, c'est moi qui l'entraînai vers la table. La nuit encore y passa. Madame de Girardin partait au jour, je l'accompagnai au bateau, et, lorsqu'on lâcha les amarres, elle me cria : Au revoir ! je ne l'ai pas revue. *Mais je la reverrai.....*

« Le départ de madame de Girardin ne ralentit pas mon élan vers les tables. Je me précipitai éperdument dans cette grande curiosité de la mort entr'ouverte.

« Je n'attendais plus le soir, dès midi je commençais, et je ne finissais que le matin, je m'interrompais tout au plus pour dîner. Personnellement, je n'avais aucune action sur la table, et je ne la touchais pas, mais je l'interrogeais. Le mode de communication était toujours le même, je m'y étais fait. Madame de Girardin m'envoya de Paris deux tables : une petite dont un pied était un crayon qui devait écrire et deviner ; elle fut essayée une ou deux fois, dessina médiocrement et écrivit mal ; l'autre était plus grande, c'était cette table à cadran d'alphabet dont une aiguille marquait les lettres, elle fut rejetée également après un essai qui n'avait pas réussi, et je m'en tins définitivement au procédé primitif, lequel, simplifié par l'habitude, et par quelques abréviations convenues, eut bientôt toute la rapidité désirable. Je causais couramment avec la table, le bruit de la mer se mêlait à ces dialogues, dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. Ce n'étaient plus des mots que répondait la table, mais des phrases et des pages. Elle était, le plus souvent, grave et magistrale, mais par moment spirituelle, et même comique. Elle avait des accès de colère ; je me suis fait insulter plus d'une fois pour lui avoir parlé avec irrévérence, et j'avoue que je n'étais pas très tranquille avant d'avoir obtenu mon pardon. Elle avait des exigences, elle choisissait son interlocuteur, elle voulait être interrogée en vers, et on lui obéissait, et alors elle répondait elle-



même en vers. Toutes ces conversations ont été recueillies, non plus au sortir de la séance, mais sur place et sous la dictée de la table ; elles seront publiées un jour, et proposeront un problème impérieux à toutes les intelligences avides de vérités nouvelles.

« Si l'on me demandait ma solution, j'hésiterais. Je n'aurais pas hésité à Jersey, j'aurais affirmé la présence des Esprits. Ce n'est pas le regard de Paris qui me retient, je sais tout le respect qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé, si pratique et si positif, qui ne croit, lui, qu'au maillot des danseuses et au carnet des agents de change. Mais son haussement d'épaules ne me ferait pas baisser la voix. Je suis même heureux d'avoir à lui dire que, quant à l'existence de ce qu'on appelle les Esprits, je n'en doute pas ; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme, je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux Esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail, pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table ? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière ? Mais qui vous dit que ce soient des êtres immatériels ? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumière l'est à notre toucher. Ils est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. *Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste.* Je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du phénomène des tables. »

(Tiré d'un livre intitulé : *Les Miettes de l'Histoire*, par Auguste Vacquerie, 1863.)

---

## DISSERTATIONS SPIRITES.

---

### La vérité, religion universelle.

16 juin. — Médium, M<sup>me</sup> Krell.

---

Mes frères, tout passe, les humanités disparaissent, les sociétés s'écroulent, les vieux mondes se perdent dans l'immensité, tout passe, excepté la vérité. La vérité, cette éternelle lumière, cette radieuse pensée de Dieu, la vérité cette bienfaitrice universelle, ce so-

leil planant sur tout. Tout passe quand elle reste ! C'est elle aujourd'hui qui vient à vous, elle qui viendra toujours malgré tout. N'entendez-vous pas, mes frères, ce frémissement divin qui agite aujourd'hui les pensées, ne sentez-vous pas cette influence souveraine qui coûte que coûte fait tomber le préjugé et imprime à l'intelligence humaine, cette sublime direction vers le progrès. Oui, mes frères, oui l'humanité est mauvaise généralement parlant ; oui penchée vers la terre elle respire encore volontiers l'odeur de la boue ; mais dans l'universalité des mondes, votre humanité n'est qu'un enfant, enfant avec tous ses défauts, mais enfant que l'éducation va redresser, que le progrès va perfectionner ; oui, le bonheur l'attend votre humanité, car voici le jour où la vérité vient à elle les bras ouverts, voici le jour des enseignements sérieux, voici le jour de la foi, de la paix, de la pratique du bien, voici le jour de la religion unique, des croyances inattaquables, voici ce jour malgré tous les orages, malgré les haineuses tempêtes ; car souvenez-vous-en, mes frères, rien n'entrave la vérité, elle franchit les barrières, elle envahit les digues les mieux construites, elle atteint les montagnes, rien ne lui résiste, car c'est Dieu qui l'envoie.

Qui s'opposera à sa divine manifestation ? qui empêchera la fusion des cœurs et l'union des pensées ? qui diminuera les forces naturelles, réelles, les forces spirituelles ? Personne. Qui viendra mettre un frein à la volonté de ceux à qui Dieu permet la communication sur terre ? Qui viendra prendre l'astre au ciel, qui fera tomber l'étoile ? Personne. Qui nous empêchera ce soir de venir à vous, à vous mes frères, unis d'une même pensée de fraternel dévouement, et de vous dire comme au jour d'expansion, Christ disait à ses disciples : « Allez, répandez la vérité sur les mondes, donnez-leur la foi, donnez-leur la charité et baptisez-les au nom de la religion universelle, la vérité.

BERNARD.

---

BIBLIOGRAPHIE.

---

**Esprit, force, matière.**

Par ADELMA (médiuim).

---

Yèvres, 2 décembre 1874.

Ami,

J'ai à m'acquitter de ma promesse de vous donner une analyse succincte du livre : *Esprit, force, matière*, par Adalma.

Quant à la brochure : *Etudes sur le monde des Esprits*, par cette même Dame, je crois vous avoir dit que la partie ayant trait à ses cures par la médication fluidique, me paraît très-remarquable, mais que j'eusse préféré que celle touchant aux descriptions des autres mondes habités, restât oubliée. Mais arrivons à la Genèse dictée par les guides d'Adelma.

C'est un système grandiose, bien étudié, bien exposé et si bien dit, qu'il faudrait une traduction bien soignée pour s'en faire une idée exacte.

La difficulté de condenser dans une courte analyse tous les faits qui se déroulent et s'enchevêtrent dans ce livre bizarre, qui fournirait amplement matière pour deux volumes in-4°, m'a fait reculer jusqu'à ce jour; mais comme il faut une fin à tout, même aux ajournements, je vais essayer de vous donner ci-après un aperçu du contenu d'un livre qui a valu à son auteur la critique de bien des gens.

A l'origine des temps, Dieu, Esprit, force, matière, anima de son souffle vivifiant la masse des atomes inertes, inanimés, comparables à des zéros, à cause de leur nullité dans l'univers. Le néant n'était pas autre chose. Dieu, en vivifiant ainsi le chaos, lui communiqua le principe vital et le germe primitif des mondes et des êtres destinés à les habiter. Il communiqua à chaque molécule une partie de cette triple qualité, Esprit, force, matière. Il créa de cette manière des Esprits, émanés de son Esprit, de sa force, de sa matière. Il leur accorda le libre arbitre. Ces Esprits dits primitifs étaient relatifs à Dieu, dont ils recevaient, la vie, l'intelligence, l'amour. Ils recevaient leurs qualités de Dieu et devaient les communiquer à la création à laquelle ils devaient concourir sous l'œil et la direction de Dieu. Ils étaient créés perfectibles et doués de la double qualité, recevant et donnant; ou plutôt, c'étaient deux Esprits entourés d'un même fluide, en d'autres termes, des Esprits d'une double nature réunis par une enveloppe commune. On les appelle Esprits dualiques.

Dieu avait créé une loi d'après laquelle l'univers entier devait se féconder, se mouvoir, se développer. Tout devait rester dans cette loi.

Cet état dura des millions de milliers de siècles; Dieu n'était plus seul, il était entouré des Esprits primitifs; au milieu de la création, tout était harmonie.

*Première rupture.* — Mais cette harmonie fut troublée par l'or-

gueil qui se glissa parmi les Esprits. Une partie de ceux-ci voulurent sortir de la loi. Ils se croyaient les égaux de Dieu. Ils voulurent créer sans son concours, et se soustraire à sa suprématie.

A partir de ce moment ils perdirent la double nature, leur fluide, d'abord magnétique, devint électrique, se condensa et communiqua la condensation à toutes leurs œuvres, contrairement aux Esprits restés fidèles et travaillant selon la loi. Le fluide de ces derniers demeura magnétique ainsi que tout ce qu'ils touchaient. Ils agissaient par attraction et rassemblèrent atomes et molécules restés purs, ils les groupèrent, en formèrent des embryons de mondes auxquels ils imprimèrent le mouvement de rotation. Les Esprits opposants au contraire, agirent répulsivement, condensèrent tout ce qu'ils touchaient, et finirent par s'engourdir au milieu du chaos qu'ils venaient de faire naître; en voulant s'opposer au mouvement selon la loi, leur force se perdit et ils restèrent comme en léthargie au milieu des fluides épaissis.

*Loi de conciliation.* — Les Esprits restés fidèles formèrent des mondes appelés soleils primitifs, les masses moléculaires impures et animées par des fluides répulsifs s'en détachèrent et formèrent un vaste cercle tournant autour des soleils primitifs. Ce cercle, cette atmosphère éliminée et contenant les esprits rebelles, contenait aussi les embryons de mondes nouveaux qui, en se développant; devinrent des planètes tournant autour de leurs soleils.

Les Esprits opposants se réveillèrent de leur léthargie, reconnurent leur faute et comme une partie manifesta du repentir et désira rentrer dans la loi, tandis que les autres demeurèrent endurcis dans leur orgueil, il se fit une seconde rupture, une seconde élimination.

Les Esprits opposés furent expulsés avec le fluide électrique dont ils étaient entourés sous forme d'un cercle de feu qui finit par se perdre dans l'espace. Mais comme les fluides expulsés trouvèrent un point d'arrêt dans les Esprits d'opposition et dans l'attraction des mondes auxquels ils demeurèrent attachés comme planètes, les germes de nouveaux mondes contenus dans ces cercles, se développèrent et donnèrent naissance à des mondes nouveaux. Il en résulta un second ordre de soleils entourés de planètes. Ces nouveaux soleils appelés Paradis, furent habités par des Esprits repentants, après la seconde rupture, tandis que les esprits endurcis furent relégués dans les mondes inférieurs.

Tandis que les Esprits demeurés fidèles à la loi s'étaient perfectionnés par l'épreuve, les opposants endurcis étaient devenus plus méchants et reçurent le nom de démons, par opposition aux premiers.

*Esprits embryoniques.* — Entre les esprits fidèles et les démons régnait un abîme qu'il fallait combler. Dieu créa donc une seconde classe d'esprits, appelés Esprits embryoniques. Cette seconde classe fut créée par l'émanation de l'esprit de Dieu uni au principe vital, qui, en traversant la création, s'était perfectionné et (*avait acquis les qualités animiques*) spiritualisé.

Ce sont ces Esprits appelés paradisiens qui reçurent pour habitation les soleils de seconde classe, appelés Paradis. Des millions d'Esprits embryoniques furent créés par la fusion de l'Esprit divin et du principe vital perfectionné, formant un tout entouré d'un fluide. Amenés dans les soleils primitifs, ils y reçurent la double nature ; ils furent instruits par les messies, Esprits primitifs, puis ramenés dans les soleils de second ordre où se fit leur réveil ou incarnation qui ici sont synonymes, parce que le développement de ces mondes leur était adéquat. Des anges, Esprits couverts, vinrent à eux pour leur servir de gardiens ; ces derniers accomplirent ainsi de petites missions.

Dans ces soleils de seconde formation il n'y avait rien de mauvais, il y régnait un printemps éternel. Leurs habitants ne connaissaient ni la mort, ni le péché. La voie du progrès leur était ouverte.

Ils recevaient la lumière, la vie, l'instruction d'en haut, tandis que la tentation leur venait d'en bas.

*Troisième rupture ou chute.* — Les démons habitants les mondes inférieurs, jaloux de la création d'esprits nouveaux et honteux de leur propre impuissance à créer quelque chose de spirituel, stimulèrent d'abord la curiosité, puis les désirs des Esprits de seconde création afin de les entraîner à la désobéissance. Ils lancèrent des étincelles électriques, des jeux de lumière, jusqu'aux limites des mondes inférieurs, leur empire, sachant que les regards de ces jeunes Esprits étaient dirigés de leur côté. Les démons se trouvèrent au milieu de la lumière électrique en remplissant l'espace par leurs explosions et leurs secousses.

Une partie des Esprits paradisiens trouvèrent ces manifestations dégradantes et s'attachèrent fermement à leurs anges gardiens.

Les autres virent avec plaisir ces phénomènes nouveaux pour eux, et se lancèrent dans l'espace à la rencontre des Esprits d'opposition ce qui occasionna une nouvelle séparation de fluides impurs, sous forme de cerles de feu, décrivant à leur tour des mouvements rotatoires autour des soleils de troisième classe qui les attiraient et les maintenaient en équilibre au moyen de la force centripète dont ils étaient doués.

Les démons en agissant par leur pèrisprit sur les Esprits tombés, produisirent chez ces derniers des appétits sensuels. La partie *recevant* des Esprits dualiques goûta la première au fruit défendu. Ce contact non spirituel avec les Esprits d'opposition produisit une commotion électrique sur la dualité des Esprits et en détermina la séparation. Il en résulta deux ordres d'Esprits, Esprits mâles et Esprits femelles, auparavant réunis en un seul, recevant et donnant.

Une nouvelle séparation a lieu. Les Esprits repentants restent dans les mondes où ils se trouvent actuellement. Les Esprits endurcis, au contraire, se sont éloignés (enveloppés de leurs fluides), sous forme de cercles de feu, donnant naissance à de nouveaux mondes tournant autour de soleils de quatrième classe.

Cette décadence des Esprits continue et forme un cinquième puis un sixième système solaire. C'est à ce dernier que notre terre et ses joyeux habitants ont l'honneur et le bonheur d'appartenir. Il est à remarquer que les mondes et leurs habitants deviennent d'autant plus matériels qu'ils s'éloignent davantage de leur point de départ. Les soleils se forment d'abord, puis, par l'élimination des principes mauvais, se forment, comètes, planètes, satellites, qui deviennent des soleils à leur tour.

Les premières incarnations des Esprits tombés si bas, et relégués dans des planètes tournant autour des milliers de soleils de la sixième classe, ont eu lieu d'abord dans des organismes tout formés, pour s'élever ensuite par la descendance des races, en se perfectionnant jusqu'à l'homme civilisé.

Les Esprits se matérialisant de plus en plus par leurs chutes successives ont perdu le souvenir de leur passé et l'idée de Dieu, au point, que chacun se créa une divinité selon son idéal. Leurs relations avec les mondes supérieurs et les désincarnés n'ont lieu que pendant le sommeil, par le somnambulisme et la médiumnité. Les relations avec les Esprits primitifs, supérieurs, seraient même entièrement rompues, si des Esprits primitifs ne se sacrifiaient en venant remplir des missions dans ce sixième cercle solaire. mais ces missions

n'ont lieu qu'à de longs intervalles et sont de courte durée. Des Esprits des quatrième et cinquième systèmes solaire viennent fréquemment par groupes nombreux s'incarner parmi les Esprits tombés plus bas, pour leur servir d'exemples et remplir auprès d'eux des missions civilisatrices.

C'est là l'image générale et fidèle du sixième cercle solaire et de ses gradations parmi lesquelles se trouve votre terre.

Telle est l'histoire de la création des mondes et des Esprits, et celle de la décadence de ces derniers. L'orgueil et la désobéissance des Esprits tombés fut cause de leur chute. Le repentir et le retour vers la loi naturelle créée par Dieu dès l'origine de la création sera le moyen de retour, pour ces Esprits, à leur point de départ.

De même que la décadence des Esprits tombés de si haut à eu lieu en les matérialisant de plus en plus, de même aussi leur élévation ou retour doit avoir lieu dans le même ordre, en passant par les mêmes phases, mais en les purifiant et en les spiritualisant de plus en plus. La connaissance de leur faute, le repentir, leur amélioration morale provoquée par l'exemple et l'enseignement des Messies, aidés par leur volonté et leur libre arbitre, seront les moyens de leur retour aux sphères supérieures. Ce double mouvement est représenté par une double spirale, car toute la création est animée d'un mouvement rotatoire en spirale, afin que chaque chose ait lieu à son tour, en passant par les mêmes phases. On suppose un point central occupé par Dieu, entouré des Esprits primitifs, lesquels occupent les soleils de première création, formant un premier cercle; autour de ce cercle viennent se ranger en se multipliant toujours, les systèmes de soleils suivants, lesquels sont entourés de leurs satellites et ainsi de suite. Tout est en mouvement, et ce mouvement amène chaque chose à son degré de développement avec un ordre régulier et constant.

Le manque d'espace et de temps m'empêche de m'étendre davantage dans l'exposé de ce système grandiose et admirablement écrit.

Je ne veux pas clore cette description sans vous dire que c'est surtout à l'influence de la mission du Christ sur terre, que nous devons notre retour vers les sphères heureuses. Jésus était le seul des messies qui fût un Esprit primitif resté pur, c'est à dire fidèle à la loi de Dieu. Il fut le véritable et seul rédempteur de tous les Esprits tombés et repentants de notre système solaire. On voit que les auteurs de ce livre étaient chrétiens. J'aurais bien des choses à vous si-

gnaler dans cet ouvrage qui mérite le suffrage des philosophes, des moralistes et des savants, car, à côté d'une erreur manifeste, au point de vue de la création, il y a de grandes vérités.

Je ne vous parlerai pas de la loi des nombres et des figures géométriques destinés à la démonstration des faits. Cette partie du livre me paraît très secondaire. Mais comme il est probable qu'il existe dans les nombreux faits omis par moi des points qui pourraient vous intéresser, je me mets à votre disposition,

Là se termine ce que j'avais à vous dire de la Genèse : Esprit, force, matière ; j'y ajoute une lettre d'Irma contenant une communication de l'Esprit de notre ami Demeure, ayant trait au livre dont je viens de parler. D<sup>r</sup> FIS.

---

### Appel à tous les hommes de progrès.

---

La Société l'*Union*, Société d'études spiritualistes, à Bruxelles, adresse l'appel suivant à tous les chercheurs consciencieux, non ceux qui nient *à priori* et de parti pris, mais aux penseurs qui *doutent*, ce qui est scientifique au premier chef. Nous souhaitons que ce chaleureux appel soit entendu.

Bruxelles, le 27 juin 1875.

Monsieur le rédacteur en chef,

La Société l'*Union* s'étant donné pour mission d'étudier les phénomènes dits spirites, nous faisons un loyal appel aux lumières des savants et des journalistes, quelles que soient leurs opinions, pour nous aider à élucider consciencieusement cette question tant controversée en ce moment.

Ceux qui voudront bien participer à cette étude du plus haut intérêt scientifique sont instamment priés de se faire inscrire chez M. Ch. Fritz, secrétaire de la Société, 12, rue de Louvain.

Nous voulons la lumière pleine et entière contre nous comme pour nous.

Ayez l'obligeance, monsieur le rédacteur en chef, d'insérer cette lettre dans votre estimable journal, et agréez nos civilités les plus distinguées.

Pour le comité :

*Le Secrétaire,*  
Signé : CH. FRITZ.

*Le Gérant :* P.-G. LEYMARIE.